Sur la Digue

—

J'avais parcouru la lande tout le jour, sous la gaieté mélancolique du soleil d'octobre, sans rencontrer un être humain, sauf la vieille femme qui m'avait préparé une omelette dans un tout petit cabaret, perdu au fond d'un bois noir, et un paysan qui chargeait une charrette de tourbe au bord d'un marais. Ce long bain d'air, de solitude et de tranquillité m'avait momentanément rendu presque étranger à tout ce qui pouvait couver ou bouillonner là-bas, dans le creuset des villes. Je ne songeais plus qu'il y avait peut-être quelque part des avocats occupés à forger des lois auxquelles il me faudrait obéir, à établir des impôts qu'il me faudrait payer, à créer des fonctionnaires chargés d'entraver quelque chose ou de gêner quelqu'un.

On m'eût désagréablement impressionné en me rappelant qu'en ce moment même de très honnêtes gens se déchiraient peut-être mutuellement, à coups de plumes enfiellées, à propos d'un opéra ou d'un tableau, et que d'autres se renvoyaient fiévreusement des sarcasmes corrosifs à l'occasion de quelques pages de prose ou de vers inutiles.

Ce que je savais, c'est que le susurrement du vent dans les pineraies était très doux et qu'il n'y avait rien de charmant comme ce groupe de massettes mirant dans une flaque d'eau leurs spadices de velours et les longs glaives de leurs feuilles perses.

Le soir approchant, je gagnai le canal, pour retourner au village en suivant la digue.

Bien loin, prodigieusement loin, tout au bout de cet interminable ruban rectiligne d'eau plate, entre des talus verts, le soleil s'éteignait dans une mer de carmin incandescent. Pendante quelques instants, tout le paysage fut noyé dans une fulgurante lueur d'incendie. Puis, lentement, la fournaise s'assombrit, l'ombre monta comme un flot, effaçant dans la bruyère brune le sillon grisâtre des sentiers et la silhouette vague des bois lointains, derrière lesquels, dans une ferme invisible, s'entendait, par intervalles, un aboiement, rendu très clair par la pureté de l'air et très doux par la distance. Sur la digue, les petits chênes maigres alignés prirent des formes fantastiques, et se mirent à frissonner au vent du soir.

Comme je cheminais lentement, rêvant dans la calme tristesse crépusculaire, le regard traînant le long de l'eau unie, d'où paraissait se dégager de la lumière en miroitement blafard, j'entendis derrière moi, sur la digue, un bruit, qui bientôt se précisa. C'était le choc cadencé d'un pas à la fois lourd et rapide. Je me retournai et je vis se dessiner, dans la pénombre, une forme humaine. C'était un grand gaillard aux formes athlétiques.

Il était vêtu d'une longue capote de couleur sombre, serrée à la ceinture. Sa casquette plate avait la forme de celle des ouvriers et des paysans allemands.

Sur le dos, il portait une petite valise au moyen d'une corde passant sur l'épaule et roulé autour de la main. Comme je m'écartais du sentier pour le laisser passer, il tourna vers moi son visage, qui, aux dernières lueurs flottant encore dans l'air, me parut dur, mais ouvert, avec des moustaches très blondes qui tranchaient en clair sur l'épiderme hâlé.

—"Bonzuar, monsieur !" dit-il.

Il fit encore deux ou trois pas, puis revint vers moi, et me demanda en très mauvais français :

—Y a-t-il encore bien loin jusqu'au premier village ?

— Une demi-heure de marche, lui répondis-je en allemand.

—Ha ! fit il en souriant. Et jusqu'au suivant ?

—Deux heures.

—J'irai jusque-là, dit-il, comme se parlant à lui même.

Et s'adressant de nouveau à moi :

—Alors, serai je encore loin d'Anvers ?

—A six bonnes lieues.

—Bon, J'arriverai demain à midi et je trouverai bien dans le port quelque bateau, où l'on pourra m'employer comme chauffeur ou matelot en échange de mon passage.

—Probablement.

Il rechargea sur son épaule la valise qu'il avait posée à terre, et, comme je me remettais en chemin, il se mit à marcher à côté de moi. Je ne sais pourquoi ce pauvre diable inconnu, cet aventurier peut être, ne m'inspirait ni crainte, ni défiance ; mais plutôt une vague sympathie. Devina-t-il qu'obscurément, inconsciemment, je me surprenais à prendre quelque intérêt à cette humble destinée qui, pour un moment, côtoyait la mienne ? Ou bien obéit-il tout simplement à ce besoin d'expansion des gens qui pen quelque temps ont été forcés de vivre seuls avec leurs pensées ? Quoi qu'il en soit, après avoir hésité un instant et m'avoir regardé de nouveau, il m'apprit qu'il était le second des huit enfants d'un fermier des environs de Cassel, et que son père, qui jouissait jadis d'une certaine aisance, avait tenu à honneur de faire donner une bonne éducation à ses fils.

—Mon frère aîné, dit-il, a fait toutes ses classes à la "Realschule", et il est aujourd'hui employé dans un grand comptoir de commerce à Hambourg. Moi, j'allai au gymnase, et l'on me destina à devenir pasteur. J'avais peut de goût pour ce métier, mais on ne discutait pas avec mon père. Vinrent les années difficiles. La récolte manqua, puis l'épizootie dépeupla l'étable. Mon père ruiné, dut renvoyer ses valets de ferme, et je laissai là César et Tite-Live pour prendre le manche de la charrue. Ma foi, cela ne me fit pas de peine.—J'aimais le travail du corps, le mouvement, le grand air, le soleil qui vous carosse l'échine, le vent et la pluie qui rafraîchissant la joue en sueur.

Quand j'eus l'âge, il me fallut aller dans la caserne manger le pain de l'empereur. On ne me trouva aucun défaut corporel : mon père n'était plus assez riche pour cela ; car vous saurez que, dans notre pays, on a autant de soldats qu'on veut ; mais pas toujours assez d'argent pour les nourrir, les vêtir, les armer. Aussi exempte-t-on assez facilement ceux qui ont de l'argent et des amis. Pour moi, on m'incorpora dans un régiment d'infanterie qui était en garnison à Cologne, et pendant six mois, je subis régulièrement les gros mots et les bourrades d'un instructeur qui ne me pardonnait pas d'être mieux élevé et plus instruit que lui. Un jour, à l'exercice, il me souffleta si rudement qu'il me mit la bouche en sang. Je me plaignis au capitaine qui m'envoya au cachot pour quatre jours.

Quand j'en sortis le premier que je rencontrai ce fut mon sergent, qui me rit au nez, et se mit à me railler si grossièrement que je perdis la tête. Je me jetai sur lui, et le prenant à la gorge, je l'acculai au mur, ou je lui cognai trois ou quatre fois la tête. Il devint tout bleu, et l'écume lui monta aux lèvres. Des soldats arrivant, je le lâchai et je pris la fuite. Je compris toute de suite que mon affaire était mauvaise. Il y allait pour le moins de quelques années de forteresse. Je connaissais, à cologne, un garçon de mon village, qui était empleyé dans une administration. Je courus chez lui. Il me donna des habits et quelques marcks, et je pus prendre le train jusqu'à Gladbach. De là, faute d'argent, je suis venu à pied à travers le Limbourg, suis le long du canal, le chemin des pauvres gens. La nuit, je dors dans quelque grange. Il est rare que les fermiers me refusent une tranche de pain et une écuellée de pommes de terre. Quelques-uns y ajoutent un verre de bière et un morceau de lard. Les uns m'assistent par charité les autres par crainte. Voilà pourquoi et comment je m'en vais tout seul à la Plata.

Il se tut un moment. Il avait parlé clairement, simplement, en homme sachant ce qu'il voulait dire, sans ces redites, ces paroles inutiles, ces détails familiers aux gens du peuple.

–Et là-bas, lui demandai-je, que comptez vous faire ?

–Ce que fit Adam quand il fut chassé du Paradis terrestre. Moi, ce n'est pas l'Eden que je laisse derrière moi, mais l'Allemagne de Guillaume II, où les alouettes ne vous tombent pas toutes roties dans la bouche. Je travaillerai, je retournerai la terre, ça me connaît : ne suis-je pas un paysan ? J'aurai la liberté, et je tâcherai d'avoir le bonheur

–Qu'est-ce que le bonheur pour vous ?

–Manger à ma faim, boire à ma soif, avoir un toit à moi pour m'abriter, une famille à moi pour me donner du coeur à l'ouvrage. C'est avoir le droit d'aller et de venir, de rire et de pleurer, d'agir et de parler, sans qu'une crosse de fusil menace mes orteils, ni une botte ferrée mon derrière.

—Et vous ne regrettez rien ?

Il haussa les épaules.

—Que voulez-vous que je regrette ? mes parents ? Ils pourront me rejoindre si je fais fortune.

—Vous n'avez pas de fiancée ?

Il tarda un moment de répondre, comme s'il voulait se donner le temps d'étouffer une émotion. Puis, très calme :

—J'en avais une, dit-il. Mais elle hésitait toujours et ne pouvait se résoudre. Elle craignait la pauvreté et le labeur à deux.

Elle m'oubliera et je l'oublierai. Il y a des femmes aussi au delà de la mer. J'en trouverai bien une qui voudra partager avec moi les biens et les maux de la vie.

Nous avions atteint le pont qu'il me fallait passer pour gagner ma destination. En souhaitant bon voyage à l'émigrant, je lui tendis une pièce de monnaie. Il l'a prit sans hésiter.

—Je la rendrai là-bas à quelque malheureux, dit-il simplement.

Accoudé à la barre de fer du garde-fou, je vis la grande silhouette de l'Allemand s'effacer dans l'ombre, tandis que retentissait encore le bruit de sa marche régulière. Puis je me mis à contempler le ciel noir où les étoiles claires et froides s'allumaient, phares inutiles d'une mer sans rivages. Et, comme ma pensée triste et résignée, s'abîmait dans l'horreur grandiose du vide insondable, j'entendis au loin sur la digne la voix pleine et sonore de l'exilé. Il chantait sur un rythme de cantique des vers de Schiller :

Là-haut, au dessus des étoiles,
Un bon père habite à coup
[sur

L. VAN KEYMEULEN.

Mme. Marie St. Laurent

PENDANT SEPT ANS SOUS LES SOINS DE QUATRE MÉDECINS—MAIS SAUVÉE DE LA MORT PAR LES PILULES ROUGES DU DR. CODERRE.

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre sont la supreme espérance de toutes les femmes malades et l'amie des jeunes filles.— Elles conviennent a tous les ages et a toutes les bourses.

MADAME MARIE ST. LAURENT.

Dans tout le monde, et dans toute l'histoire du monde, aucun médecin et aucun remède n'ont pu guérir et sauver la vie à un si grand nombre de femmes que les Pilules Rouges du Dr. Coderre. Elles sont pour les femmes seulement et elles agissent directement sur les organes spécialement féminins des femmes, qui, quand elles sont en santé les rendent si attrayantes, mais quand elles sont malades, font qu'elles sont un objet de pitié. Ne voulez-vous pas encore être bien comme quand vous étiez petites filles ? Les Pilules Rouges du Dr. Coderre vous rendront ainsi. Telle est l'opinion de Madame St. Laurent, qui est une dame intelligente et tout à fait digne de foi. Voici ce qu'elle dit : " La misère et le travail " ont été la cause que j'ai contracté " une grave maladie qui m'a fait " souffrir pendant sept ans. Le " beau mal me rendait martyre. Je souffrais de maux " de tête, douleurs dans l'estomac, le dos, les côtés, pas " d'appétit. J'étais si faible que j'avais de la misère " à marcher seule, j'avais l'air d'une morte tant j'étais " pâle ; quatre médecins me soignèrent, mais sans succès, j'étais tout à fait découragée, quand des amies " charitables qui connaissaient les Pilules Rouges du Dr, " Coderre me conseillèrent d'en prendre. Béni soit ce " remède, car je ne me sens plus du beau mal, je fais mon " ouvrage comme si je n'avais jamais été malade et je " suis bien, forte et alerte comme à l'âge de 15 ans. Je " suis heureuse de vous envoyer mon témoignage, car " je dois la vie aux Pilules Rouges du Dr. Coderre." Mme. Marie St. Laurent, Lac Edouard, Co. Portneuf.

Que pouvons-nous ajouter de plus après un témoignage aussi éloquent ? N'est-il pas clair, n'est-il pas évident que les Pilules Rouges du Dr. Coderre guérissent ? N'est-il pas assez prouvé qu'aucune maladie particulière aux femmes ne peut résister contre leur usage ?

Les Pilules Rouges du Dr. Coderre donnent toujours en même temps que la guérison, l'énergie et le courage pour entreprendre les luttes et les tracas inévitables dans la vie. Elles sont toutes puissantes pour guérir le beau mal, la leucorrhée, les irrégularités, la constipation, les maux de tête, d'estomac, de reins, côtés, douleurs dans le bas-ventre, les étourdissements, nervosités, les maladies particulières au changement d'âge, bouillonnement du sang, froideur des pieds et des mains, elles sont d'un grand secours, prises avant et après la naissance d'un enfant ; les mères devraient toujours en donner à leurs jeunes filles, elles les rendront régulières et aideront à leur formation.

Souffrez-vous depuis longtemps ? Alors il est bien douteux qu'une ou deux boîtes de Pilules Rouges du Dr. Coderre puissent vous guérir. Soyez consciencieuses et prenez-en assez pour leur donner une chance d'agir sur votre maladie, en même temps écrivez à nos médecins spécialistes. Vous pouvez les consulter pour rien. Ecrivez-leur une description bien complète de votre maladie. Vous n'avez rien à craindre, ne leur cachez rien, car toutes lettres adressées au " Departement Medical, Boite 2306, Montreal." sont ouvertes, répondues et tenues confidentielles par eux. Si des dames le préfèrent, elles peuvent consulter personnellement et gratuitement nos médecins spécialistes en se présentant à notre dispensaire pour les femmes, au No. 274 Rue St. Denis, tous les jours (excepté le Dimanche), de 10½ heures a.m. à 5 p.m. N'oubliez pas, consultations gratuites.

Refusez comme imitation toutes les pilules rouges que l'on vous offre à la douzaine, au cent ou à 25c. la boîte, même lorsqu'on vous dit qu'elles sont aussi bonnes ou qu'elles sont les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre. Nous tenons à vous avertir que ces pilules rouges vendues ainsi à bon marché sont des imitations qui souvent contiennent des drogues dangereuses. Refusez toute imitation. Si vous ne pouvez vous procurer les véritables Pilules Rouges du Dr. Coderre chez votre marchand, envoyez-nous 50c. en timbres pour une boîte ou $2.50 par lettre enregistrée ou mandat-poste pour six boîtes. Nous les envoyons au Canada et aux Etats-Unis, pas de douane à payer. Donnez-nous votre adresse complète afin d'éviter tout retard. Adressez :

COMPAGNIE CHIMIQUE FRANCO-AMERICAINE, Boite 2306, Montreal.

DON'T
FAIL TO SEE
OUR
NEW
GOODS.
DIRECT FROM MAKERS, ARRIVING DAILY
ROBT. T. HOLMAN

Summerside July, 1899.

SAVE MONEY
FREE! FREE!
Send for our new 1898 Catalogue, illustrated in colors, containing full descriptions of all our Pianos and Organs. REMEMBER we are the only firm of actual manufacturers selling exclusively to the general public direct, at factory cost—the only firm where you get the Real Exact Value for your money. There are No Agent's, Dealers' or Middlemen's profits added. SPECIAL OFFERS NOW READY.
CASH OR ON EASY PAYMENTS
to suit your circumstances. Pianos and Organs shipped on thirty days' trial in your own home under our special warrant for twenty-five years. No money required in advance. Safe delivery to purchaser guaranteed.
REFERENCES.—Our bank, your bank, any bank, the editor of this paper, or of any of the multitude of patrons who have purchased millions of dollars worth of instruments from us during nearly 30 years. Our new book "The Heart of the People," containing a thousand recent references, sent free.
DON'T FAIL TO WRITE AT ONCE to
CORNISH & CO.,
Manufacturers of American Pianos and Organs.
TERMS: No Satisfaction, No Pay.
SEND for particulars of our popular Co-Partnership Plan by which any one can easily obtain a CORNISH Piano or Organ for nothing. Full explanation with every catalogue.
Established nearly 50 Years.
WASHINGTON, N. J.
Mention paper.